Le ferme

Le chasseur de grand gibier en battues hivernales, tout en ruminant ses problèmes du jour, en garde, derrière le hêtre ou le chêne centenaire du poste, prend soudain forte attention au voisinage, lorsqu'un ou des chiens donnent du ferme, dans la traque.

Quelques abois rageurs dans les environs amènent un intérêt attentionné à toute existence animale proche possible, par des postés jusqu'alors rêveurs. Au poste, on pense toujours à voir apparaître le gibier mythique promis à tous les chasseurs. Cela augure de présence de sangliers le plus souvent, gibier prédisposé à affronter les risques dès le jeune âge, devenu au fil des ans le pilier de la chasse française, et entretenant aujourd'hui la passion pour la bête noire, fédérant un grand nombre de chasseurs. Le ferme indique le plus souvent qu'il subsiste encore quelques sangliers dans ce bois : on verra après les réalisations des plans de chasse, les résultats des comptages pour dénombrer les survivants, dans notre région de Haute-Bourgogne, où l'espèce sera en forte baisse si 80 % des plans de chasse sont effectivement réalisés durant cette campagne.

Le tireur posté prend une grande bouffée d'air frais du matin :

il se sent tout d'un coup bien à l'aise dans sa nouvelle veste de chasse suédoise, cadeau d'un Père Noël scandinave peu soumis à l'austérité des temps. Il vient de tirer sur un très beau sanglier, ils le sont d'ailleurs tous, et les chiens de traque en poursuite viennent de s'ameuter aux abois quelques 300 mètres en arrière du poste. C'est le ferme le confortant dans la justesse de son tir, la blessure devant être sérieuse pour stopper un grand sanglier peu enclin à tergiverser en chemin, après une réception accompagnée d'une distribution de balles. Comme il est discipliné, il reste à son poste, attendant le passage d'un traqueur venant interrompre les abois. Le retour de ce dernier va susciter quelques interrogations au tireur, un grand mâle armé, élevant dans l'instant son égo au rang de grand chasseur, va provoquer les envieux, une laie mal dentée lui procurer de suite les remords d'un jugement trop hâtif.

Étymologiquement le ferme indique le manque d'issue. Pour les grands cervidés non blessés peu stables aux abois et toujours pressés de fausser compagnie en grandes enjambées aux chiens et aux chasseurs, c'est loin d'être la règle, de même que pour les sangliers, dont ce n'est guère dans le caractère de supporter la contrainte sans combattre. Malgré cette sombre perspective, le sanglier a de la défense, même deux défenses aiguisées, et si sa motricité est intacte, du ressort pour attaquer aidé d'une combativité à revendre. Tout chasseur se frottant à la bête en est averti, l'animal va défendre sa hure sans baisser les gardes.

Le ferme indique aux chasseurs une position stable du gibier, mis aux abois d'un ou plusieurs chiens.

Tous les chiens changent de voix au ferme, quelques anxiétés naissantes accentuent les vocalises en cris plus prononcés, rauques et insistants sur la même place. C'est la stabilité des abois qui donne la compréhension du ferme, le harcèlement persistant des chiens très criants maintenant le gibier sur une position fixe, où l'effet de meute accentue les intervenants et les hurlements. Dans toutes les races canines se retrouvent des chiens dits de ferme, ayant une aptitude à montrer voire à rechercher cette action de chasse, mais certaines races sont particulièrement enclines à fournir des sujets persévérants à la tenue du ferme.

Un jeune Slovensky Kopov, Elmo, ayant aboyé durant trois heures un cerf blessé grièvement au poitrail et forlongé sur deux kilomètres, abois inaudibles dans la profondeur d'un vallon, chien retrouvé lors de la recherche, aphone et blessé au thorax par le cerf agacé de ses manœuvres incessantes. Certains terriers, terriers de chasse allemands batailleurs, fox-terriers à poils durs cabocheurs et teckels intrépides notamment, trouvent jouissance dans la confrontation directe du gibier, parfois à la suite d'une blessure dans un ferme antérieur leur ayant laissé quelques mauvais souvenirs dans leur chair.

Ma chienne teckel Binoche, excellente en recherche du gibier blessé, mais aussi très active en broussaillage, se débrouillait souvent pour trouver et mettre au ferme un sanglier blessé, qu'elle accompagnait de vive voix durant le temps nécessaire à un chasseur d'arriver sur les lieux, ou de ne pas arriver d'ailleurs. Ainsi elle avait pu survivre 20 jours durant au chevet d'un sanglier blessé mortellement, dans les tailles d'Arc en Barrois au cours de l'hiver 1993, alors qu'un froid sibérien sévissait sur le plateau de Langres (-20 à -30 °C pendant un mois, de mi-janvier à la mi-février). Tous connaissaient le petit bout de chienne pour son mordant, dont le garde de l'ONF l'ayant retrouvée et s'étant fait bien pincer, et j'ai ainsi pu récupérer une chienne en bonne santé, ayant passé son escapade en creusant un trou sous le corps du sanglier lui servant de garde-manger et dont il manquait le boutoir, les lèvres, un morceau de langue, et une bonne portion de cuisse attaquée de l'intérieur. L'animal congelé tenant plutôt du sorbet avait suffi à la tenir en parfaite santé, mise à part une odeur sui généris prononcée de sanglier. Ce suidé, d'ailleurs une « sanglière » n'avait pas été recherchée : sans doute le tireur, peu assuré de son diagnostic du sexe, avait préféré taire l'éventuelle blessure risquant de lui coûter trop cher, une laie de ce poids de 90 kg augmentant le prix de sa journée de chasse de façon substantielle. Le kilogramme de sanglier d'Arc en Barrois, d'ailleurs abondant, mais vendu sur pieds, n'est pas au prix du caviar, mais cela devient une denrée onéreuse, dès lors qu'on se trompe de poids et de

sexe. Retourné sur les lieux du ferme, pour récupérer la petite chienne résistante, j'avais pu noter, par les traces nombreuses dans la neige, sa détermination à défendre son butin contre des renards et même une compagnie de sangliers en maraude autour de son gîte hivernal provisoire.

Quelques chiens de traque ayant une bonne aptitude au ferme. Slovensky Kopov, Terriers de chasse Allemand, Fox-Terriers à poil dur, Jack Russel-Terriers, et autres terriers anglais. Griffons Nivernais, Griffons Fauve de Bretagne, Griffons Vendéens, Beagles-Harriers, Bleus de Gascogne et autres Porcelaines, quelques Drahthaars et Airedales -Terriers.

Quels sangliers acceptent le ferme ?
Le plus souvent un sanglier valide écoute quelques abois proches de sa bauge, pour rapidement prendre le large et tenter de perdre ses poursuivants. Une laie suitée défend ses marcassins dans cette situation, charge en hurlant et mord toute partie de chien accessible, souvent les membres et les postérieurs fréquemment, mutilant parfois grièvement les chiens attrapés. Un marcassin acculé grogne et charge comme un diable, en faisant le plus de bruit pour s'impressionner de sa force en devenir. Bien plus agé, un tiers-an ou un quartanier accepte facilement la bagarre, surtout lors d'une blessure lui aigrissant le caractère, tandis qu'un grand vieux sanglier, trop rarement rencontré, ignore le défi, en hérissant ses hautes soies dorsales, dans sa bauge de repos, tout en gardant un œil aux alentours. La plupart des sangliers ainsi, acculés en bauge, sont porteurs de blessures du rut ou de chasse, parfois anciennes, et l'affluence des chiens, accourus aux abois, est génératrice de graves blessures sur les assaillants.

Quand le nombre de chiens au ferme augmente, le risque de blessure se multiplie d'autant, les chiens les plus agressifs et ceux de couleur blanche vont recevoir en priorité les premières attaques du sanglier, en se démarquant de la meute agressive. L'effet de meute, amenant un grand nombre de chiens sur place, exacerbe la colère du sanglier et provoque des réponses violentes, multipliant les frappes sur les canidés. Les traqueurs et par la suite les vétérinaires ont tous connu des épisodes de multiples blessures graves sur les chiens, à la suite d'un ferme se déroulant à l'insue des chasseurs et s'éternisant pendant de trop longs instants. Parvenus aux abois, les traqueurs retrouvent alors de nombreux chiens amochés, jusqu'à 10 ou 12 chiens mutilés ou mourants, et dans bien des cas, un sanglier quittant les lieux à la vue des chasseurs, pour disparaître souvent sans retour. Les sangliers ou les cerfs blessés, fuyant péniblement devant les chiens, acceptent parfois le combat d'arrière-garde dans un mano à mano avec leurs poursuivants. Ils distribuent par place des charges d'intimidation et d'affrontement, décousures et coups de boutoir pour le sanglier, savatages et coups d'andouillers pour le cerf, pour réfréner l'ardeur des chiens de poursuite et les dissuader de persévérer dans leur tâche. S'ils n'y réussissent pas, c'est un enchainement de places de ferme, réunions de bagarres, où chacun cherche à sauver sa peau. C'est le ferme roulant des chiens persévérants, maintenant continuellement la pression, mais parfois certains chiens perdent pied dans ces luttes incessantes et rebroussent chemin sur la voie. Néanmoins les chiens de ferme obstinés faisant rappel des canidés alentour, venant parfois de chasses différentes, l'effet de meute aux abois génère de nombreuses blessures sur les chiens lors de charge du sanglier cerné.

Dans la traque, le ferme peut concerner plusieurs espèces, bien que le sanglier soit, dans la majorité des cas, l'animal essentiellement retrouvé. Outre les sangliers, le ferme se voit avec les grands cervidés, ne tenant d'ailleurs guère longtemps les abois, sauf lors de graves blessures ou d'épuisement du courre. Blessé superficiellement, rattrapé par les courants, et après quelques hésitations sur place, le cerf prend un grand parti et le large pour se mettre hors de chasse. Dès lors que la blessure est sérieuse, voire invalidante, le cerf accepte provisoirement les abois, mais les quitte, selon ses moyens, dès qu'il perçoit une manœuvre d'approche des suiveurs, pour des fermes roulants interminables. Le chevreuil est peu enclin au ferme, préférant jouer la multiplicité des voies, pour tromper les chiens, cependant parfois acculé, il attaque franchement un Teckel au ferme, ou le chasseur y arrivant, en coups de pattes et d'andouillers, mais ne résiste guère devant la prise, d'un Labrador ou d'un Rouge apportant rapidement sa capitulation, dans des plaintes déchirantes.

Parfois en chasse, le ferme concerne néanmoins d'autres espèces surprises dans une activité journalière inhabituelle pour elles, le traqueur arrivant sur les lieux, pour alors découvrir un gibier insolite, dont la présence s'ajoute à la surprise : blaireaux, renards, ragondins, rats musqués, ratons laveurs, chiens viverrins, et parmi les non-chassables, chats sylvestres et les grands mustélidés. Le blaireau assiégé se défend en larges griffures et violentes morsures de prise fortement serrée, en se mettant en boule, pour résister aux morsures adverses. Le ragondin attrapé par les chiens crie et mord de prise profonde incrustée dans les chairs ne se desserrant jamais avant la mort. Le chat sauvage assailli et condamné par l'atavisme des chiens, contre-attaque par griffures des 4 pattes et morsures rageuses, dans un déferlement de fureur et de feulements, avant de subir la loi des plus forts. Le chien découvreur donnant du ferme faisant rappel des canidés alentour, le nombre induit un resserrement des abois dans un siège sonore rapproché, et par jeu d'entraînement un risque élevé de blessures. Avant de mourir en morceaux de chairs partagés, un gros chat sylvestre peut arracher truffes, yeux, oreilles et ensanglanter toute une meute.

L'intervention des traqueurs pour clore le ferme est impérative dès lors que le gibier est blessé ou que des chiens subissent des blessures.
Concernant le sanglier affrontant souvent les chiens en combats singuliers, le traqueur se doit de juger de la situation avant de tuer ou d'essayer de tuer la bête assiégée. Si on peut accepter qu'un jeune chasseur voulant servir ses chiens et gouter au ferme, tant soit peu que ses partenaires lui en laissent la possibilité, et réussisse l'épreuve en tuant son premier sanglier de ferme, il semble plus discutable qu'un

traqueur aguerri s'immicie en catimini aux abois des chiens pour assassiner, d'une balle derrière l'oreille, un grand sanglier stoïque, allongé dans sa bauge. C'est un acte facile de bien peu de considération et qui n'enorgueille pas son auteur, presque acte de lâcheté cynégétique. Cela favorise la prise de ferme rapprochée par les chiens, après le coup de feu, qualifié parfois prématurément d'achèvement, il est bien rare, qu'un des chiens ne se jette pas d'un seul élan sur le gibier, pour assouvir un désir de vengeance réfréné jusqu'alors. Lever le ferme devrait en terminer une majorité et faire courir sangliers et chiens pour lancer la chasse, éventuellement faire participer ses amis traqueurs en tirant un animal sur pieds en fuite et accompagner une chasse en direction des postés. Le but du traqueur n'est-il pas de créancer ses chiens sur une espèce, pour chercher et poursuivre, si possible de manière sonore, un gibier en fuite, et de les garder de toute blessure toujours envisageable en chasse des sangliers.
Le but du traqueur n'est-il pas de faire et voir chasser ses chiens, voire de les créancer sur une espèce unique comme le sanglier : poursuivre, relever les défauts, relancer sur la voie, soit aider et protéger les chiens sont tout l'art du bien traquer.

Comme pour le veneur arrivant aux abois d'un gibier sur ses fins, le conducteur du chien de rouge doit s'efforcer d'abréger les souffrances d'un animal blessé.
C'est pour lui une priorité dès lors qu'il a une certaine connaissance de la blessure réelle, recherche parfois délicate sur un sanglier actif au sein de ronciers impénétrables et défendant un reste de vie. Malgré une recherche sur blessure confirmée par les marques de sang, le conducteur reste libre de justifier sa balle d'achèvement, et d'y renoncer s'il juge la blessure sans conséquence, à la vue de l'animal. En 2014 j'ai volontairement gracié un gros sanglier mâle, juste accroché par une balle, et particulièrement véloce à se sauver du ferme à mes pieds, sans blessure apparente et bien agile dans la remontée d'un vallon. La sécurité d'affronter à deux conducteurs l'épreuve de retrouver un tiers-an ou un quartanier réfugié dans un maïs, un roncier épais, un massif de buis, se double de se savoir épaulé par une personne compétente et connaissant parfaitement la difficulté de la situation. Pour le conducteur en recherche, les indices retrouvés sur la piste sont plus probants que les dires des chasseurs, et le pied du gibier, identifié rapidement, reste le vrai indice fiable d'une voie correctement suivie, tout au long du parcours. Cela permet de cibler le sanglier de recherche avec plus de précisions que celles avancées par le tireur, dont les allégations sont parfois fantaisistes, sous l'emprise de l'émotion. Quand on suit au pied un sanglier de 60 Kgs, on est nettement plus serein qu'aux suites d'un quartanier du double de ce poids, dont j'appréhende, pour ma part, toujours quelques vices cachés.

Anecdote.
Nous sommes, avec Francis et Chanel en recherche, selon les commémoratifs, d'un gros sanglier mâle de 100 Kgs au moins, tiré à 100 mètres dans un blé en jeunes pousses et entré ensuite dans un champ de maïs-grain d'Automne en grandes tiges desséchées.
À l'anschuss, deux grands pieds écartés, marqués en appui dans la terre, quelques gouttes de sang en projection sur le trajet de la balle, manifestement l'endroit où le sanglier a reçu cette balle. En remontant la voie unique d'arrivée, je ne trouve que des pieds d'un animal ne pouvant pas faire le poids indiqué, mais plutôt 60 à 70 Kgs, et comme nous allons entrer dans le maïs, je trouve du réconfort de suivre dans le dédale de feuilles bruissantes un tel sanglier, plutôt qu'un mâle irascible. Pour cette catégorie de gibier, grands mâles armés, le tireur nous accompagnant avec l'espoir de récupérer un trophée, la poursuite est menée tambour battant dans le bois clair, pour se cantonner dans l'attente en arrière dès que le sale se précise, en laissant aux « professionnels » les risques bien ou mal calculés. Dans le maïs, les volcelests mieux marqués suivis confirment la poursuite d'un sanglier de 60 kg, la chienne nous conduisant en droite ligne sur une laie morte d'une balle haute de l'abdomen, belle petite laie gestante de 65 kg. Si pour l'instant le tireur est un peu dépité, mais malgré tout content de notre intervention, dans cet enfer de longues tiges feuillues d'un champ de maïs de récolte, la sérénité des intervenants augmente sincèrement avec l'affaiblissement du poids de l'animal recherché, la confrontation avec un sanglier de grand poids dans cette jungle rebutant nombre de chasseurs. Les indices retrouvés sur la voie donnent des « certitudes » plus fiables que les dires des chasseurs, souvent enclins à trahir la vérité. Dans une parcelle de maïs prête à la récolte, les déambulations entre les feuilles desséchées provoquent une progression bruyante peu compatible avec la discrétion voulue dans l'approche d'un ferme, la vision étant facilitée en se baissant aux pieds des tiges. Le désherbage chimique ayant nettoyé les rangées entre les plants, la vision est alors possible jusqu'à 20 mètres. En restant sous le vent et en progressant ainsi de rang en rang, on peut alors localiser un sanglier stable ou peu remuant, tout occupé à contrôler le chien. Dans cette situation précaire, le tir doit être rapidement exécuté, dès la confirmation du gibier, quitte à créer une nouvelle blessure non mortelle : deux handicaps peuvent alors immobiliser le sanglier, sage précaution dans cet univers hostile.

Cette connaissance du gibier recherché, confrontation des commentaires moins fiables et des indices plus probants découverts sur la piste, permet d'affronter au ferme un animal assez bien identifié.
En recherche, on ne peut pas ramener un animal ne correspondant pas à celui initialement tiré, bien que souvent, les chasseurs donnent une version erronée de leurs actions, notamment sur l'estimation du poids des sangliers tirés et de leurs sexes. Dans les territoires giboyeux, le conducteur de chien de Rouge doit intégrer cette possibilité de mystification,

les animaux blessés fréquentant délibérément des remises colonisées par des congénères ou d'autres espèces, attitudes fréquentes des bêtes rousses ou de compagnie et des grands cervidés.

Anecdote.
Avec Francis et Chanel nous suivons une biche blessée, vraisemblablement d'une épaule, un membre antérieur traînant et égratignant le sol par places dans les cultures, depuis deux kilomètres de plaine, pour alors plonger dans une langue de forêt en très forte déclivité du versant d'un profond vallon.
Après quelques hectomètres de talweg, dans la longue remontée en face, dans du bois clairsemé, la chienne en longe donne du ferme, deux ou trois abois aux abords d'un roncier épais, où Francis déclare avoir une bête en bauge devant lui. À toi André ? À 20 mètres sous le vent, il me sort un cerf mulet encore perlant de sang autour des pivots, avant massif, grosse crinière sombre, dos plongeant d'un grand vieux cerf décoiffé, date précoce pour un tel constat : nous sommes le 20 janvier. Je laisse donc partir vers son destin le vieil animal, pour inspecter les broussailles, où une couche très ensanglantée indique que la biche de recherche est venue se réfugier durant la nuit dans cet endroit, à côté du cerf en retraite, remise qu'elle a récemment quittée. Chanel en libre, négligeant la voie chaude, épicée du cerf en fuite, nous conduit, après 600 mètres de traversée en grand bois, sur la biche blessée affrontant alors la chienne et son destin.

La bonne connaissance du chien au ferme est un atout précieux pour le tireur chargé de l'achèvement, certains chiens prenant les abois à 20 mètres ou plus du gibier, tandis que d'autres plus téméraires, se cantonnent beaucoup plus près et même se jettent sur le gibier, quel que soit son poids. Lorsque la distance se rétrécit, les aboiements deviennent plus enflammés et sonores, les poils se hérissent en position d'attaque pour les plus vaillants, de défensive pour les plus prudents. La vue du gibier décuple la passion des chiens, harcèlements et replis déconnectent un sanglier moins vigilant des alentours. Cela permet une progression plus aisée du tireur, la pratique de l'approche ou de la chasse à l'arc favorisant grandement une meilleure appréciation des obstacles, dans cet environnement, où les sons anormaux sont très perceptibles. Voir avant d'être vu semble essentiel, mais si cela peut se révéler facile, pour un grand cervidé, dont la silhouette se dessine dans un taillis très dense, c'est déjà plus problématique, pour un sanglier tapi dans les ronces et peu enclin à sortir spontanément de sa bauge. Il faut être patient, attendre que le sanglier se découvre, pour en finir presque à coup sûr, ou provoquer la charge ; alors là, tout commence vraiment à devenir sérieux, pour les suiveurs délibérément et fermement attaqués, et devant réagir avec fermeté dans l'immédiat pour répondre à l'agression, le ferme changeant alors de camp.

La balle d'achèvement au ferme devient une priorité dans l'affrontement avec tous les sangliers de poids, notamment les grands sangliers âgés, moment, où il est rare qu'ils acceptent la présence du chasseur sans réagir.
Lorsque le sanglier se présente de travers, en essayant de contrer le chien, une balle bien ajustée à quelques centimètres sous l'oreille doit être tentée, car immédiate dans son effet et assez facilement mise en œuvre, même dans la précipitation sur une cible statique. Une balle de masse résiduelle importante, ainsi placée, va se perdre dans les structures osseuses de la tête, sans trop de risque de fragmentations aberrantes, ou de tangentement sur les os du crâne, dangers toujours présents d'atteintes concomitantes des chiens, dès lors proches. Dans la confrontation de face, tout mouvement, dans son champ de vision, est rapidement décelé par le sanglier en alerte et ce dernier charge, le plus souvent dans l'instant. Réussir un tir opérant de face est alors nettement plus difficile, d'autant qu'il faut tenir compte des réactions du chien, souvent incité à la poursuite et qui apparaît alors souvent dans le champ de tir. Jeune chasseur j'ai aimé la confrontation rapprochée avec la bête noire, étant assez leste pour me sortir de situations préoccupantes, mais l'âge venant, je préfère des actions plus préventives : une balle modestement placée en front d'un sanglier en pleine charge, arrêtant souvent toute velléité agressive de l'animal, du moins pour quelques instants provisoires de répit. Une première balle placée à 20 mètres permet en outre de recharger et de contrôler le déroulement de l'action, en remontant rapidement une deuxième balle dans le canon, ce qui assure une réelle sécurité au chasseur. Au ferme, à chiens vaillants, traqueur intrépide allant volontiers au contact des gibiers pour aiguiser leur ardeur, mais prendre un sanglier par les soies et les écoutes comporte quelques risques. L'animal de poids modeste supporte la préhension, mais dès que la corpulence augmente, l'entreprise nécessite savoir faire, vigilance et même une certaine dose d'intrépidité.
Au-delà de 80 Kgs l'animal peut répondre à l'offensive et retourner le combat à son avantage ; dès lors la grande force du chasseur, maintenant nécessaire, peut s'avérer insuffisante et le concours d'un partenaire enthousiaste en renfort apprécié, pour se sortir de ce mauvais pas.

Anecdote.
Un très gros sanglier de 137 kg très armé, tiré sur ma ligne au poste précédant le mien, a été blessé à l'abdomen et la menée des nombreux chiens, déjà forts excités, s'enfonce en arrière de la traque en fermes roulants endiablés.
Le traqueur Jean Jacques Colas accourant seul aux abois demande mon aide, aussi nous courons derrière les chiens en furie, tenant des fermes acharnés déjà lointains en fond de vallon, où les abois semblent se cantonner. Arrivés sur les lieux, les chiens tiennent le quartanier par toutes les soies possibles, accrochés fermement aux membres, aux flancs, à l'encolure, aux écoutes, aux bajoues pour deux terriers plus hardis. Dague en main, Jean Jacques m'a suivi en course sur 200 mètres, accroché moi aussi aux écoutes du grand sanglier blessé au ventre et le fémur droit brisé, et maintenu par toute prise par une douzaine de chiens rendus furieux par une défense s'éternisant.

Ne pouvant relâcher le sanglier, redoutant une réaction d'incompréhension de sa part, j'avais du le suivre dans les ronces et les épines, ne pouvant retenir ses déambulations désespérées.
J'ai ainsi du faire un sacré tour de manège, griffé et cogné de partout, mais ce grand blessé a réussi à balader 80 kgs sur son dos tout en étant fort ralenti par les nombreux chiens suspendus à ses basques. Bien que ce ne soit jamais commode avec un gros sanglier, on peut mettre la main sur un sanglier pris par les chiens, bon nombre de mâchoires le tenant avec fermeté et devoir ensuite exécuter l'achèvement à la dague, mais il faut prendre attention à ne pas glisser les doigts entre des dents de canidés tellement furieux, qu'ils mordent même leur maître. Cette manœuvre est bien plus délicate aux abois d'un ou deux chiens au ferme d'une grosse bête noire, où le chasseur apparaît alors en intrus bien inopportun pour un quartanier ou une grosse laie, déjà fort agacé : ce n'est pas un risque à courir seul ou mal accompagné. Cet épisode date des années 1995, j'étais encore assez jeune pour tenter ce genre d'aventure, mais aujourd'hui je renonce à des prouesses trop risquées, bien qu'étant encore très actif en recherche, il me faille parfois résoudre des confrontations scabreuses, où la nécessité fait loi.

Dr André Giovanelli (21)